



**HAL**  
open science

## Philippe Jaccotet (1925-2021) : poétique de l'incertitude

Gregoire Laurent-huyghues-beaufond

### ► To cite this version:

Gregoire Laurent-huyghues-beaufond. Philippe Jaccotet (1925-2021) : poétique de l'incertitude. Théophilyon, 2021, XXVI (2). hal-04042327

**HAL Id: hal-04042327**

**<https://hal.science/hal-04042327v1>**

Submitted on 23 Mar 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

## Philippe Jaccottet (1925-2021) : poétique de l'incertitude

Laurent-Huyghues-Beaufond, Grégoire, op, doctorant, membre temporaire de l'UR Confluence : Sciences et Humanités (EA 1598), UCLy.

### Résumé

Cet article se penche sur la poétique de Ph. Jaccottet : né en suisse en 1925, il s'établit en France après la seconde guerre mondiale. Traducteur, critique et poète, souvent primé, il entre dans la Bibliothèque de La Pléiade en 2014 et meurt à Grignan (Drôme) le 24 février 2021. Sa poésie a souvent été lue à l'aune de la catégorie de *signes* qu'il cherche à traduire et de l'*effacement* que cette entreprise demande. Le propos de cette étude est d'introduire à son œuvre par le biais de « l'incertitude » qui l'accompagne et la meut : Jaccottet, agnostique et rien moins que philosophe, affirme en 1972 : « À la source, une incertitude ... ». Il restera fidèle toute sa vie durant à cette profession de foi paradoxale qui révoque toute formule métaphysique, toute doctrine philosophique ou religieuse. Les années 1966-1979 retiendront particulièrement notre attention, décennie où le deuil frappe durement le poète et aggrave une crise, intime et poétique, que scandent trois recueils : *Leçons*, *Chants d'en bas* et *À la lumière d'hiver*. Il s'agira de mettre en lumière la fécondité poétique et la pertinence éthique du doute jaccottéen : l'incertitude soutient son écriture au risque parfois de la ruiner, lui conférant une manière hésitante, paradoxalement forte de son vacillement. Avec « pour toute force un langage peu certain », le poète fait le « pari » d'une lumière improbable : bien qu'indubitable à certaines heures, l'espoir qu'elle lève reste une hypothèse.

(30 853 signes)

### Introduction : une traversée d'incertitude

Philippe Jaccottet, mort il y a peu, est l'une des grandes voix de la poésie de langue française des soixante-dix dernières années. Il a offert une œuvre nombreuse par ses publications, diverse dans ses formes<sup>1</sup> : vers et prose, critique, traduction, discours et une sorte de journal poético-biographique tiré de ses carnets<sup>2</sup>. Bien qu'érudite et consciente de ses moyens, sa poésie est sous-tendue par une inquiétude métaphysique que rien n'apaise durablement, de part en part traversée d'incertitude. La présente étude entend dégager (1) la fonction poétique de cette incertitude et (2) certaines de ses transcriptions stylistiques. Notre approche est commandée par l'œuvre elle-même : plutôt que le commentaire de tiers, nous privilégions l'éclairage biographique et les retours réflexifs de l'auteur lui-même. Nous nous en tenons volontairement à une partie de l'œuvre des années 1970, conscients du caractère partiel de ce choix qui, pourtant, nous semble offrir un aperçu fidèle.

#### 1. « À la source, une incertitude ... »<sup>3</sup>

Lorsqu'il prononce ces mots, Jaccottet a 47 ans et une œuvre remarquable et déjà saluée : de quoi assurer une voix, fortifier quelque assurance ? Au contraire : le titre le dit et le répète au gré de ses reprises éditoriales : il est un homme d'incertitudes, un ignorant irrémédiable.

### *L'Ignorant*

---

<sup>1</sup> Ph. JACCOTTET, *Œuvres* (J-F. TAPPY, H. FERRAGE, D. JAKUBEC et J.-M. SOURDILLON éd.), (Bibliothèque de La Pléiade : 594), Paris, Gallimard, 2014, LXXXIII-1626 p. Sauf indication contraire, nous donnons les références dans cette édition (notée LP) où ne figurent pas les traductions, notes critiques et recueils postérieurs à 2014.

<sup>2</sup> *Observations, 1951-1956* (p.23-76), puis les quatre volumes de *La Semaïson* : carnets de 1954-1967 (LS<sup>1</sup>, p. 333-418) ; 1968-1979 (LS<sup>2</sup>, p. 583-678) ; 1980-1994 (p. 859-1004) ; 1995-1998 (p.1005-1089), complétées par *Taches de soleil, ou d'ombre. Notes sauvegardées 1952-2005*, Paris, Le Bruit du Temps, 2013, 206 p.

<sup>3</sup> Titre donné au discours de remerciement pour le prix Montaigne en 1972, publié dans un numéro spécial « Jaccottet », *Sud* (32-33/1980), dans *Une transaction secrète* (Gallimard, 1987, p. 304-314), LP : p. 1335-1342.

C'est là le titre – moins programme que constat – d'un recueil de 1958 et de son poème central<sup>4</sup> qui débute ainsi : « Plus je vieillis et plus je crois en ignorance, / plus j'ai vécu, moins je possède et moins je règne. » Si cette ignorance est, comme le dit H. Ferrage, « principe » éthique et d'écriture<sup>5</sup>, c'est qu'elle s'impose à lui. Jaccottet ne cherche pas à la dépasser, il s'agit plutôt de la creuser, d'où le choix de l'interrogatif : « où est le donateur, le guide, le gardien ? [...] Pourrais-je le savoir, moi l'ignare et l'inquiet ? » (v. 9-12). On a pu lire sa poésie à l'aune d'un vers du même recueil : « l'effacement soit ma façon de resplendir »<sup>6</sup>. Pourtant, le titre du livre n'est pas *L'Effacé*, et le poète est homme à se méfier des formules, même – surtout – s'il en est l'auteur. S'il y a bien « effacement du moi »<sup>7</sup>, méfiance à l'égard de l'opacité que le *je* du poète risquerait d'introduire dans la clarté qu'il veut célébrer<sup>8</sup>, c'est qu'il pourrait, bien malgré lui, être porte-parole de « mensonges » :

Je me tiens dans ma chambre et d'abord je me tais  
(le silence entre en serviteur mettre un peu d'ordre),  
et j'attends qu'un à un les mensonges s'écartent<sup>9</sup>

En somme, la poétique de l'effacement n'est qu'une des modulations d'une voix qui fait entendre ses hésitations et du même mouvement se fait entendre, quoiqu'incertaine, présente. En ce sens, Jaccottet est un représentant du « lyrisme critique »<sup>10</sup>, loin des excès d'un certain romantisme. Le doute qui affecte le poète est plus originaire que le désir de s'oublier, et paradoxalement d'une grande fécondité. Encore faut-il préciser quelles sont la raison éthique, la fonction poétique et l'objet de cette incertitude.

#### *Aveu confus*

Incertitude, donc, principe ou « source ». Le discours de 1972 vaut la peine de s'y attarder, notamment parce qu'il est l'un des deux retenus pour le volume de ses *Œuvres*. Ce choix marque combien Jaccottet, une quarantaine d'années après l'avoir fait, persiste et signe cet aveu.

Aveu, en effet. Le poète jouit d'une reconnaissance qui va croissant : ses poèmes de 1946-1967 viennent d'être repris en *Poésie*/Gallimard, préfacés par J. Starobinski qui loue la « justesse » de cette voix et s'émerveille de la « confiance » qu'elle suscite<sup>11</sup>. Mais le Jaccottet de 1972 ne se reconnaît qu'en partie dans ce portrait et commence par dire son « effroi » devant le risque d'un malentendu : car il y a une « distance » entre l'œuvre lue par ses lecteurs et telle qu'il la voit<sup>12</sup>. Implicitement tenu de confirmer et poursuivre son talent, il se trouve comme empêché par cette réception, d'où le constat que l'écriture antérieure nuit à celle qui pourrait suivre :

... comme si, à mesure qu'il avance, le fait d'avoir écrit le gênait pour écrire encore, comme si son incertitude, ses difficultés [...], grandissaient avec le temps, au point que de plus en plus souvent il se dise qu'il ne pourra jamais plus écrire [...].<sup>13</sup>

Et le poète de dire aussitôt sa *confusion*, car ce n'est pas dans la clarté et l'assurance que le poème s'écrit, mais dans leur envers :

<sup>4</sup> *L'Ignorant*, p. 141-174 ; p. 154 pour le poème-titre.

<sup>5</sup> H. FERRAGE, « *L'Ignorant* : notice », LP : p. 1380-1382.

<sup>6</sup> « Que la fin nous illumine », p. 161. Jaccottet s'est agacé de la tendance à faire de ce vers la clé de son œuvre, cf. F. VASSEUR : « Philippe Jaccottet : 'ne pas donner toute sa place au malheur' », *La compagnie des poètes*, émission radiophonique du 26.02.2021, 58 min. (à partir de 45'50). <https://www.franceculture.fr/emissions/la-compagnie-des-poetes/hommage-a-philippe-jaccottet> (6.05.21)

<sup>7</sup> J. DANDAN, « Philippe Jaccottet et la pensée chinoise », in : *Europe* (955-956/2008), p. 80-102, en part. p. 80-82.

<sup>8</sup> Id., p. 83. *Airs* (1967, p. 419-446) influencé par le haïku, en donne l'exemple, cf. Ph. JACCOTTE, « À la source... », p. 1340-1341.

<sup>9</sup> « *L'Ignorant* » v. 6-8, p. 154.

<sup>10</sup> J.-M. MAULPOIX, *Pour un lyrisme critique*, Paris, Corti, 2009, 258 p.

<sup>11</sup> J. STAROBINSKI, « Parler avec la voix du jour », préface à Ph. JACCOTTET, *Poésie 1946-1967*, *Poésie*/Gallimard (71), p. 7.

<sup>12</sup> « À la source ... », p. 1335.

<sup>13</sup> Ibid.

En effet, l'œuvre à faire, la seule qui puisse intéresser l'écrivain, commence chaque fois à partir d'une incertitude profonde, d'une sorte d'état obscur, confus, d'un manque, presque d'un égarement.

### *L'impossible formule*

Il s'agit de s'en tenir à cette source que troublent mais n'étouffent pas les louanges<sup>14</sup>. Peu fait pour la pensée spéculative, il fait de cette faiblesse une ligne de conduite : il entend rester l'adolescent sans cesse en apprentissage des mystères de la vie et de la poésie, l'un à l'autre liés. Pour ce faire, il lui faut renoncer aux réductions des systèmes explicatifs – science, philosophie, religion – et l'incertitude s'aggrave « peut-être jusqu'au désespoir »<sup>15</sup> : malgré la réticence du « peut-être », le mot n'est pas exagéré. En effet, si aucune formule ne peut emporter son adhésion, c'est qu'elle ne peut pas faire le poids devant la ruine partout à l'œuvre :

Les événements effrayants de l'histoire contemporaine n'étaient pas faits, certes, pour me rendre la confiance. On aurait même dit que leur violence, leur bassesse, en ruinant tant d'ouvrages et tant de vies, ruinaient plus définitivement encore toute formule prétendant expliquer le monde [...]. Dès lors, que restait-il ? [...] Je ne prétends pas que j'aie réfléchi à tout cela d'une façon claire et suivie [...], je ne suis rien moins qu'un penseur. J'étais renvoyé à mes incertitudes. Elles avaient, elles ont encore, de quoi réduire un homme au silence.<sup>16</sup>

Tentation, donc, du silence, où se devine en filigrane celle du nihilisme contre lequel il ne cessera de se défendre<sup>17</sup>. Il faut le noter : le doute de Jaccottet a quelque chose d'hyperbolique, sa lucidité se refuse aussi bien aux consolations trompeuses des doctrines qu'à l'amertume de la négation.

« *Et, néanmoins* »<sup>18</sup>

Ce qui l'en sauve est une expérience heureuse du monde. Il poursuit en effet : « Néanmoins, il me venait encore, des êtres, des choses, des paysages et des œuvres, des espèces de signes. Pas des explications, ni des formules »<sup>19</sup>. Dans un retournement baroque, l'incertain devient sa chance, pour peu qu'il féconde l'écriture. La poésie qu'il aime montre sans expliquer, « ment moins que les dogmes, les doctrines » ; capable de « maintenir en vie », elle se propose en « modèle » non à « comprendre ou même imiter », mais à « revivre »<sup>20</sup>. Il fait donc le choix de poursuivre cette lumière et de la dire, en-deçà de toute réduction rationalisante et de toute fuite dans l'imaginaire ou l'hermétisme<sup>21</sup>. C'est la condition pour que demeure la puissance de rayonnement de la vie à travers le langage. Il se gardera des « formules catégoriques », « refus tranchants ou affirmations péremptoires » : car « l'homme qui hausse

---

<sup>14</sup> Id., p. 1342.

<sup>15</sup> Id., p. 1337.

<sup>16</sup> Id., p. 1340.

<sup>17</sup> Victoire jamais définitive : le récit *L'Obscurité* (1961, p. 175-254) met en scène les débats du poète et s'achève par une résolution précaire. La lutte sera de fait sans cesse recommencée, en témoignent deux notes des années 1970 dans *LS<sup>2</sup>* : Novembre 1972 : « Plus aucun savoir qui suffise. [...] J'ai presque « perdu la parole en pays étranger » [...]. Je prends en horreur toute parole que j'ai dite, encore pleine d'illusion et de mensonge », p. 615. Novembre 1975 : « Je n'échappe guère au mal que je dénonce chez mes contemporains en poésie (fatigue, dessèchement, nihilisme). » p. 642.

<sup>18</sup> Titre-programme d'un recueil de 2001 (p. 1091-1120), adverbe symptomatique de son écriture.

<sup>19</sup> « À la source ... », p. 1340.

<sup>20</sup> Id., p. 1337.

<sup>21</sup> Contre-modèles : Rimbaud (« la vraie vie est ailleurs »), Mallarmé (l'utopie du « Livre »), « l'explosion » surréaliste (la rupture comme seul principe), il éprouve « un sentiment différent », entrevoit « d'autres chemins » (« À la source ... », p. 1338). Ailleurs, c'est Jean de la Croix qui a le tort d'habiller sa poésie d'un commentaire doctrinal : « comme si l'explication réduisait le poème [...] l'altérerait, sinon le ruinait ? » (« Autre parenthèse » in : *Et, néanmoins*, 2001, p. 1107). *A contrario*, un modèle possible est la peinture de Morandi, cf. *Le bol du pèlerin* (2001), p. 1127-1167.

la voix [...] le fait souvent moins par conviction réelle que pour couvrir la rumeur de ses propres doutes. »<sup>22</sup>

Ce passage est significatif, car il dessine en creux sa poétique. Les propositions de savoir ou de foi rationnellement élaborées sont des illusions, dont il se dit heureusement incapable. Dès lors, il s'agit d'investir une autre modalité de la parole, hospitalière au questionnement, faite de propositions et d'essais. Consciente de ses moyens et de ses risques (aussi des risques de ces moyens), elle cherche à se tenir à l'équilibre de la plus humble rigueur : « combat inégal »<sup>23</sup>, certes, qu'il entend bien livrer. Ce qu'il a fait avec constance, comme en témoigne le discours de remerciement pour le prix Schiller quarante ans plus tard :

Une affaire moins de combat que de balance, cette fois la chose est claire. Comme ne l'est que trop le fait que vous ne couronnez pas ici un vainqueur, venu proclamer, comme il le voudrait bien, la toute-puissance de la poésie. [...] Il y a bien longtemps qu'il n'était plus question pour nous autres de vaincre, seulement de « surmonter ». [...] On pourrait se sentir devenir peu à peu une espèce de fantôme, même couronné [...] ; disons néanmoins qu'à ce presque fantôme restent peut-être quelque part une ou deux réserves de paroles qu'il rêverait lumineuses ; et, à tout le moins, le devoir d'exprimer une gratitude d'autant plus vive qu'elle doit se frayer un chemin dans la venue de la nuit.<sup>24</sup>

La profession d'incertitude de Jaccottet peut donc se lire comme un parcours, où le poète tire le meilleur parti possible de son inaptitude. Jaccottet constate que son naturel dubitatif, nourri des preuves empiriques de l'horreur, empêche toute conviction durable. En contrebalance, l'expérience poétique le sauve, qui montre et célèbre l'énigme ou la possibilité d'une présence heureuse au monde, le mystère de « l'infini [...] dans le fini » où il « rayonne »<sup>25</sup>. Une transformation s'opère alors : d'empêchement, l'incertitude devient « source » et le défaut se mue en ascèse féconde. Son écriture, pour ne pas déchoir dans le mensonge, se devra d'être aussi ajustée que possible à cette clarté qu'elle tente d'approcher, et de prendre au sérieux l'obscurité qui tendrait à lui prouver l'inanité de l'entreprise.

## 2. « Un effort de correction »<sup>26</sup>

Après avoir dégagé ce qui nous semble la ligne, de faiblesse et de force, de la poétique de Jaccottet, il est temps de s'intéresser à la manière dont cela se transcrit dans l'écriture. L'expression « effort de correction » en rend bien compte, malgré le caractère circonstanciel de la publication ainsi intitulée. En effet, le poète revient régulièrement, insatisfait, sur l'écriture en cours ou publiée, dans ses carnets ou dans le cours même du poème : le propos méta-poétique vient commenter, pour en interroger la pertinence, les fulgurances de la première inspiration. C'est là un trait fondamental de la manière jaccottéenne, car le poète pour une fois s'accorde avec un philosophe : « L'incorrection du langage n'est pas seulement une faute contre le langage même ; elle fait encore du mal aux âmes »<sup>27</sup>. Le terme est à prendre dans les différents sens du terme : il dit moins rature que reprise et implique une forme de politesse à l'égard du destinataire, celle d'un doute que l'on sait partagé. Effort ensuite, c'est-à-dire ascèse pour que ce qui cherche à se dire ne soit pas trop trahi. D'où la constance, chez Jaccottet, de la litote et de l'épanorthose, le goût de la question et du conditionnel, les rétractations et redites, la critique des images sitôt risquées, et plus que l'assertion fragmentaire, les méandres d'une langue tâtonnante qui avance à force d'hypothèses<sup>28</sup>.

<sup>22</sup> « À la source ... », p. 1338-1339.

<sup>23</sup> Poème de *L'ignorant*, p. 162. Il l'évoque en conclusion de son discours de 1972 (p. 1342) et le reprend pour le discours de 2010, second des deux retenus dans les *Œuvres* : « Le combat inégal. Remerciement pour le Grand Prix Schiller », p. 1342-1346.

<sup>24</sup> « Le combat inégal », p. 1346.

<sup>25</sup> « À la source ... », p. 1340.

<sup>26</sup> « Un effort de correction », in : *NRF* (66/juin 1958), p. 1124-1126. Repris dans : *Une transaction secrète*, Gallimard, 1980, p. 315-317. Retour correctif du poète sur quatre vers de la section « Le Livre des morts » de *L'ignorant*, p. 170-174.

<sup>27</sup> PLATON, *Le Phédon* 115e, cité dans une note d'octobre 1966, LS<sup>1</sup>, p. 403.

<sup>28</sup> On retrouve la plupart de ces traits dans sa dernière publication : *La Clarté Notre-Dame*, Paris, Gallimard, 2021, 43 p.

Plutôt que de tenter une présentation exhaustive et sommaire des différentes manières de cette « correction », nous nous en tenons à une perspective plus étroite en nous resserrant sur un triptyque de 1969-1977 : *Leçons*, *Chants d'en bas* et *À la lumière d'hiver*<sup>29</sup>, éclairés par des écrits contemporains ou rétrospectifs<sup>30</sup>. Cet ensemble témoigne d'une crise intime et pousse le doute à son paroxysme pour trouver résolution. Nous relèverons quelques traits des *Leçons* et des *Chants* avant d'étudier les scansion éditoriales de ce qui, à terme, fait ensemble poétique.

### *Leçons : poète et langue à la question*

Le discours de 1972 évoque les horreurs de l'histoire, mais c'est un drame intime qui suscite la crise : l'agonie et la mort de son beau-père, Louis Haesler, en juin 1966. Si le début du manuscrit de *Leçons* est daté de novembre<sup>31</sup>, les carnets montrent que le travail débute au printemps : « J'ai cette ombre de la douleur derrière moi maintenant quoi que j'écrive, elle me fait paraître trop fluides tous les poèmes que j'ai écrits »<sup>32</sup>. Le recueil, vingt-trois poèmes sans titre, paraît en 1969 et s'augmente en 1971<sup>33</sup> d'une précision chronologique (Novembre 1966 - octobre 1967) qui souligne le lien entre le livre et ses circonstances biographiques. Ce n'est pas un *tombeau* ni une *consolation* poétique, pas même un chant, fût-il funèbre, plutôt un cri d'horreur et de pitié, devant l'intolérable de l'agonie et l'absurde de la mort. « Autrefois », avoue-t-il pour commencer, « j'ai prétendu guider mourants et morts » : mais le présent frappe ces tentatives d'inanité et dénonce l'« ignorant », « poète abrité/épargné, souffrant à peine » qui prétendait « tracer des routes jusque-là ! ». Pourtant il « recommence », « d'une main plus errante, qui tremble »<sup>34</sup>. La beauté et la saveur du monde ? « Sans doute, sans doute ... »<sup>35</sup> : la répétition du syntagme et le suspens, suivis du blanc typographique, disent assez que l'on reste dubitatif. Rien pour se protéger et c'est bientôt « la terre qui nous portait » elle-même qui « tremble »<sup>36</sup>.

À compter du neuvième poème, l'interrogatif apparaît : dix-neuf demandes dans tout le livre restent sans réponse. La première est la plus impossible : « Dos qui se voûte / pour passer sous quoi ? ». De fait, Jaccottet a travaillé la question : une première ébauche disait « dos qui se voûte / pour passer sous le joug », mais c'est encore affirmer trop<sup>37</sup>. Elle est reprise plus loin : « Accoucheuses [...] avez-vous entendu le cri / d'une nouvelle vie ? // Moi, je n'ai vu que cire qui perdait sa flamme »<sup>38</sup> : à l'évidence, il n'y a pas d'âme-oiseau qui s'envole<sup>39</sup>, rien à « passer », pas de porte qui « tourne »<sup>40</sup>, pas de « barque » pour au-delà consolateur<sup>41</sup>. Dans le treizième poème, le poète se demande si la douleur et la violence de ce dénouement n'enseigneraient pas en négatif la densité de la vie humaine : « L'homme, s'il n'était qu'un nœud d'air / faudrait-il, pour le dénouer, fer si tranchant ? [...] n'est-ce pas la réalité de notre vie / qu'on nous apprend ? ». L'hypothèse de la question, doublée par le conditionnel, et la rime « tranchant » / « apprend » se nouent durement dans la finale, qui dit moins le contenu que la modalité de la *leçon* : « Instruits au fouet »<sup>42</sup>.

<sup>29</sup> *Leçons* (1968), p.447-460 ; *Chants d'en bas* (1974), p. 535-550 ; *À la lumière d'hiver* (1977), p. 569-581.

<sup>30</sup> LS<sup>1</sup>, en part. p. 393sq. ; LS<sup>2</sup> ; « À propos d'une suite de poèmes », in : *Cahiers de la renaissance vaudoise* (102/1980) ; repris dans : *Une transaction ...*, p. 328-336.

<sup>31</sup> D'abord intitulé *Nouveau livre des morts*, reprise du titre d'une section de *L'ignorant* : J-F. TAPPY, « *Leçons* : Notice », p. 1441.

<sup>32</sup> Mai 1966, LS<sup>1</sup>, p. 393. Voir aussi les notes de mai-juin 1966, où il évoque la « fatigue », « l'ombre », « la pourriture » qui attaque ses paroles », les « plaies » que l'on ne peut plus éloigner « avec des passages d'oiseaux », s'étonne de ce monde « plein de douceur. / Plein d'horreur », p. 396.

<sup>33</sup> Dans le volume *Poésie/Gallimard* déjà évoqué.

<sup>34</sup> « Autrefois ... », presque premiers mots des *Leçons*, p. 451. Il vise « Le Livre des morts » (p. 170-174), sans doute aussi *Requiem*, publié en 1947 : un temps désavoué par son auteur, republié en 1991, accompagné de « Remarques ». Il figure dans les appendices des *Œuvres*, p.1279-1294.

<sup>35</sup> « Raisins ... », p. 451.

<sup>36</sup> « Sinon ... », p. 453.

<sup>37</sup> Ébauche commentée par J-F. TAPPY, *op. cit.*, p. 1437.

<sup>38</sup> « On le déchire ... », p. 457.

<sup>39</sup> *Ibid.*

<sup>40</sup> « Il ne s'agit plus de passer ... », p. 452.

<sup>41</sup> « L'enfant, dans ses jouets ... », p. 458-459.

<sup>42</sup> « Misère », p. 456.

Pas de réponse, car le principal concerné est « muet », « il sort des mots »<sup>43</sup>. Certes, on peut imaginer le discours du mourant<sup>44</sup>: « Qui m'aidera ? », « J'atteste au moins qu'il est un mur / qu'aucun engin [...] n'ébranle. / Rien ne m'attend [...] que le plus long et le pire », mais le poète continue lucidement de s'interroger : « Est-ce ainsi qu'il se tait [...] ? ». Entre celui qui bientôt sera mort et ses proches, une « distance » infranchissable a déjà été reconnue<sup>45</sup> et rien ne peut l'abolir : il ne parle pas, on ne peut parler à sa place, non plus l'atteindre, il est « hors des mesures » partagées. Alors, « autant [...] briser » le « mètre » jadis commun. « Mètre » peut désigner ici la règle prosodique : soumise à la question, la langue refuse l'ordre et l'harmonie, elle se fait heurtée, par la cassure prosodique et syntaxique, par la violence rythmique et lexicale<sup>46</sup>. À terme, le dialogue est rétabli *in extremis* : « Toi, cependant », à qui le poète adresse une prière : « demeure en modèle de patience et de sourire »<sup>47</sup>. C'est un vœu, non une certitude, une invitation à soi-même adressée d'être fidèle au souvenir : consolation précaire, exprimée sur un mode mineur.

### Chants d'en bas : critique de l'image

Cinq ans plus tard paraissent les *Chants d'en bas*, composés parmi de nouveaux deuils et dans un relatif « retrait poétique »<sup>48</sup> : la crise se poursuit. En témoignent les carnets<sup>49</sup> et les débuts de la première section du recueil, « Parler » : « parler est facile », « aussi arrive-t-il qu'on prenne ce jeu en horreur », « parler alors semble mensonge, ou pire : lâche /insulte à la douleur »<sup>50</sup>.

Le poète offre alors un « art poétique » négatif : l'image poétique est critiquée, au point que la possibilité d'une parole adéquate à son objet est mise en doute. Le deuxième poème<sup>51</sup>, composé de trois strophes, est exemplaire : affirmation (v. 1-9), négation (10-23), déplacement (24-33). Le premier mouvement propose l'image d'une page en feu, décrit le « retrait convulsif » du papier : « il peut nous arriver cela aussi ». Mais l'image est trompeuse : « matière à poème », elle engage une série de dérivations (« tigre », « rose », objets que l'on « désire »), qui « illumin[ent] [...] sans vous brûler ». Or, il s'agit précisément de dire ce qui dévore. Le troisième temps conserve ce que l'image avait de juste : « ce qui déchire la page / comme cela déchire la peau », « ce qui empêche de parler en une autre langue que de bête ». Le poème n'a pas échoué cependant, puisqu'il a permis de parler la langue d'homme. Encore faut-il réserve et prudence dans l'usage du rapprochement, dont on ne peut, hélas, se passer : « J'aurais voulu parler sans images, simplement / pousser la porte ... // J'ai trop de crainte / pour cela, d'incertitude »<sup>52</sup>.

Apparemment, la parole « [rejette] » la mort, ou plutôt la mort fait « pourrir / même les mots »<sup>53</sup>. L'on ne peut parler *depuis* la mort et parler devant elle n'a rien de « facile » : Jaccottet propose donc une définition optative du poème, sur le mode conditionnel. Ce parler, *in fine* « difficile », serait peut-être d'assumer le « masque » de l'image, « pour pouvoir célébrer une fête longtemps perdue / avec les autres » que ces « feux timides – nos paroles » veulent atteindre<sup>54</sup>. Mais tout cela n'est qu'une hypothèse. Les « autres chants » de la deuxième section du recueil s'y essaient, dans l'urgence : « Écris vite ce livre », « cours », « avant » d'être rattrapé par le « doute », la « peur », « ou pire »<sup>55</sup>. Le rythme est certes plus mesuré et ordonné que dans *Leçons*, le lexique moins violent, le poète moins horrifié, mais la tonalité reste sombre et le recueil s'achève irrésolu : sans poser au prophète ni savoir à qui il écrit<sup>56</sup>, il

<sup>43</sup> « Muet. », p. 454.

<sup>44</sup> « Qui m'aidera ... », p. 454.

<sup>45</sup> « Entre la plus lointaine étoile... », p. 453.

<sup>46</sup> J.-F. TAPPY, *op. cit.*, p. 1436-1438.

<sup>47</sup> « Toi cependant, ... », p. 460.

<sup>48</sup> J.-F. TAPPY, « *Chants d'en bas et À la lumière d'hiver* : notice », LP : p. 1452.

<sup>49</sup> LS<sup>2</sup>, juin 1972, p. 616-617.

<sup>50</sup> *Chants d'en bas*, p. 539.

<sup>51</sup> « 2. Chacun a vu un jour ... », p. 540.

<sup>52</sup> « 6. J'aurais voulu ... », p. 543.

<sup>53</sup> « 4. Y aurait-il des choses », p. 542.

<sup>54</sup> « 7. Parler donc est difficile », p. 543.

<sup>55</sup> « Écris vite ... », p. 549.

<sup>56</sup> Il n'est pas Jean à Patmos écrivant « à l'ange de l'Église de Laodicée », il écrit « sans savoir à qui ... », « Écris vite ... », v.12-13.

chante « d'en bas » la « lumière » et le « ciel » qui le « traverse » ; mais cela n'est que juxtaposé au « tourment » qui, semble « l'emporte[r] »<sup>57</sup>.

Les événements lui donnent raison : alors qu'il corrige les épreuves de son recueil, la mort de sa mère creuse son insatisfaction jusqu'au dégoût, au point de presque souhaiter détruire son ouvrage<sup>58</sup> : « ce n'est pas ainsi qu'il fallait parler »<sup>59</sup>.

*De Leçons à À la lumière d'hiver : amender et poursuivre, un principe éditorial*

Échec, donc, à la poésie ? Pourtant, il continue d'écrire. Fidèle aux principes énoncés en 1972, le poète guette cette clarté qui se dérobe, non sans difficulté. Ainsi, *À la lumière d'hiver* est commencé puis abandonné fin 1974, avant que l'expérience sensible et heureuse de la nuit puis de la musique n'en renouvellent le désir<sup>60</sup>. La survenue d'« images de nature quasi religieuse, ou métaphysique » l'inquiète sans plus l'arrêter. S'opère comme une résurrection : « comme un Lazare » sortant du tombeau<sup>61</sup>. Débutant par une invitation à oser encore une parole, malgré la mort<sup>62</sup>, le recueil s'achève sur une promesse au conditionnel : « j'oserais louer »<sup>63</sup>. Le recueil paraît en 1977, précédé de *Leçons* et *Chants d'en bas*. Or, dans cette réédition, Jaccottet modifie les précédents volumes, non pour harmoniser, mais pour manifester la différence entre les uns et l'autre.

Dans *Leçons*, J-F. Tappy relève<sup>64</sup> l'ajout de l'invective aux « laborieux cerveaux », qui révoque en doute les propositions de la science et de la raison<sup>65</sup>. Par ailleurs, la comparaison des deux états du cinquième poème sur le regard de son beau-père à l'agonie, est éloquente<sup>66</sup> :

1969	1977
Ce que je croyais lire en lui, quand j'osais lire, était plus que de l'étonnement : <i>une stupeur</i> comme devant un siècle de ténèbres à franchir, <i>une tristesse</i> ! à voir ces houles de souffrance. L'innommable enfonçait <i>les barrières de sa vie</i> . Un gouffre qui assaille. Et pour défense une tristesse béant comme un gouffre.	<i>Une stupeur</i> commençait dans ses yeux que cela fût possible. <i>Une tristesse</i> aussi, vaste comme ce qui venait sur lui, qui brisait <i>les barrières de sa vie</i> , vertes, pleines d'oiseaux.

*Lui qui avait toujours aimé son clos, ses murs,  
lui qui gardait les clefs de la maison.*

Peu du premier état est conservé : l'alexandrin s'efface au profit d'une prosodie plus heurtée<sup>67</sup>, la « tristesse » n'est plus « défense », elle est seulement constatée sans plus d'explication par le « je » lyrique disparu. L'ensemble se fait plus sec, moins rhétorique, plus âpre, en cela fort consonant avec le recueil auquel il appartient, en contraste avec l'apaisement dans lequel il a pourtant été repris.

<sup>57</sup> « Je me redresse ... », p. 550.

<sup>58</sup> Lettre du 4 juin 1974 à J. Hutter, citée par J-F. TAPPY, *op. cit.*, p. 1452.

<sup>59</sup> Note du 7 juillet 1974, in : *Taches de soleil, ou d'ombre. Notes sauvées 1952-2005*, Le Bruit du temps, 2015, p. 99.

<sup>60</sup> *Sur une suite de poèmes*, p. 329-330.

<sup>61</sup> « Écoute, vois ... » dans : *À la lumière*, p. 580. La figure de Lazare de Béthanie est mentionnée en 1971 dans les carnets, image d'un renouvellement plus ou moins probable (LS<sup>2</sup>, p. 590 ; p. 605, où il y a peut-être confusion avec le « pauvre Lazare » de Lc). En décembre 1975, Lazare sert à dire l'émotion à l'écoute de Mozart (LS<sup>2</sup>, p. 644), à l'origine d'« Écoute, vois ... » : figure de l'élan retrouvé, du « mouvement de l'amour terrestre » et non expression d'une foi religieuse, cf. *Sur une suite*, p. 330-331.

<sup>62</sup> « Dis encore cela ... », p. 571-572.

<sup>63</sup> « Sur tout cela ... », « Fidèles yeux ... » p. 580-581.

<sup>64</sup> J. F. TAPPY, *op. cit.*, p. 1438-1439.

<sup>65</sup> « Mesurez ... », p. 454.

<sup>66</sup> Version de 1977, p. 453 ; de 1969, p. 1439.

<sup>67</sup> J. F. TAPPY, *op. cit.*, p. 1439.

Un processus comparable, bien que moins important, affecte les *Chants* qui s'enrichissent de deux poèmes. D'abord, l'évocation liminaire du cadavre maternel, en écho à celui du beau-père<sup>68</sup> : c'est dans l'effroi renouvelé de la mort qu'il propose à nouveau ses chants. Au mitan du recueil, après la section « Parler », Jaccottet ajoute un poème qui frappe par sa violence : « je t'arracherai bien la langue, quelquefois, / sentencieux phraseur », la « bouche d'or » n'est bientôt « plus qu'égout baveux »<sup>69</sup>. Le dispositif typographique des parenthèses et de l'italique met en lumière la rupture de ton : ce poème s'offre comme un contrepoint ironique et inscrit une forme de modulation. C'est toujours la même voix qui chante, assumant ses contradictions intimes : la justesse du ton est à ce prix.

Ainsi, dans l'ensemble de 1977, la *lumière d'hiver* n'est pas rétro-projetée sur les écrits passés dans une trop facile harmonisation. Le contraste est plutôt accentué, et la noirceur initiale témoigne au lecteur quelle nuit il a fallu traverser. La lumière n'est pas aisée, moins encore que dans les éblouissements (*Airs*) ou les hésitations limpides (*L'ignorant*) de la décennie précédente. Le processus éditorial – reprise, réécriture et assemblage – donne à voir les vacillements du poète au bord d'un gouffre, à entendre le tremblement d'une voix que la radicale incertitude devant la mort a manqué de réduire au silence. Se détournant de la fascination du vide, le poète renonce à toute solution, sinon celle de poursuivre et de chanter cette lumière improbable tant qu'il lui est donné de la voir.

*Conclusion : « Et pourtant ... »*

La valeur de la poésie de Jaccottet tient sans doute pour partie à sa capacité d'accueil aux troubles et doutes de son auteur, oscillant entre la négation et l'affirmation : plusieurs « voix » dans cette voix, plusieurs chants qui tous demandent à être tentés. D'où la complexité et les apparentes contradictions d'une poésie plurielle dont nous avons tâché de signaler certains traits : propositions et rétractations, essais et correctifs, modalisations et conditionnels constellent son écriture, balancent les trop faciles réponses par des questions, risquent *a contrario* de fragiles hypothèses contre le vertige du vide. Ce « langage peu certain »<sup>70</sup> n'est pas une pétition de principe ni une pose facile, mais un « pari de la clarté »<sup>71</sup>. Certains peuvent-être déroutés, voire s'agacer qu'il n'ose pas un pas de plus. Nous croyons cependant que cette œuvre mérite le beau mot de « gratitude » qu'il a su employer<sup>72</sup>, pour le respect où il tient ses lecteurs. En effet, il a su dire et moduler l'incapacité de toute formule, de tout système, à certaines heures d'effondrement intime ou collectif, à emporter une adhésion durable. Il nous inviterait aussi à formuler *in extremis*, dans le suspens, une forme d'espérance, bien que conditionnelle. Les derniers mots de son dernier recueil, paru quelques jours après sa mort ne sont-ils pas : « C'est à peine si je ne me sentirais pas tenté de demander à mon tour à la fois une « eau innocente » et des ailes, pour une traversée impensable, et pourtant ... »<sup>73</sup> ?

---

<sup>68</sup> Dans les deux cas, l'image du cierge éteint : la mère dans « Je l'ai vue droite ... », p. 537, dont la source est dans une note du 28 mai 1974, *Taches de soleil*, p. 97 ; *Leçons*, p. 457, pour le beau-père, aussi évoqué dans la même note.

<sup>69</sup> *Chants*, p. 545.

<sup>70</sup> « Notes pour le petit jour », in : *L'ignorant*, p. 149.

<sup>71</sup> F. PUSTRELA, « Le pari de la clarté », préface à Ph. JACCOTTET, *Œuvres*, p. XVII.

<sup>72</sup> « Aux liserons des champs », Et néanmoins, p. 116.

<sup>73</sup> *La Clarté Notre-Dame*, 2021, p. 44.